2e Année. — N° 49. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 8 Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille — Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Paris, le 8 Juin 1865

L'AVENIR MIS EN CAUSE.

Dans notre numéro du 28 juillet dernier, nous disions : « Nous déclarons, une fois pour toutes, que nous n'acceptons que sous toute réserve les théories d'outre-tombe. »

Cette déclaration a été plusieurs fois renouvelée dans *l'Avenir*.

C'est pourquoi nous regrettons sincèrement que M. Lagarde, et que d'autres spirites que nous aimons fraternellement, aient cru voir dans les paroles de l'Esprit qui signe George une insinuation offensante ou malveillante pour eux.

M. Lagarde nous est inconnu; aussi nous ne comprenons pas qu'il ait pris pour lui des paroles qui ne pouvaient ni ne devaient l'atteindre.

Nous étions tellement éloigné de nous attendre à cette levée de boucliers contre la communication de *notre frère* de l'erraticité, qu'ayant dû prendre et ayant pris pour nous-même, le premier, cette qualification de *médiocrité patiente*, qui paraît avoir froissé quelques spirites, nous n'avons pas cru devoir retrancher un mot de cette communication, suivant notre coutume en toute circonstance, bien que nous ne partagions pas toujours les idées émises par les Esprits et les hommes.

Nous l'avons dit, l'*Avenir* est un champ libre, où toutes les opinions ont le droit de se produire, quand elles sont convenablement exprimées et qu'elles se rattachent à notre doctrine. Nous avons toujours cru et nous croyons encore que l'unique moyen de servir la vérité est de n'étouffer aucune voix; car nous savons par expérience que deux opinions opposées peuvent être également de bonne foi, et partant, légitimes. Avant d'être spirite, c'est-à-dire avant 1861, nous étions bien loin d'accepter ce que nous acceptons aujourd'hui; nous n'en étions pas moins de bonne foi : nous étions moins éclairés, voilà tout.

Tout homme qui pense croit que son opinion est la bonne, jusqu'à ce qu'on lui ait prouvé le contraire; mais comment le lui prouver, si on ne lui laisse pas le droit d'émettre sa pensée, sa manière de voir, où si on commence par l'incriminer ? L'homme ou l'Esprit qui se croit sincère et qui l'est incontestablement, souffre doublement, et de ce que l'on suspecte sa bonne foi, et de ce qu'on le signale comme un ennemi de la cause qu'il a embrassée. C'est un mauvais moyen de le ramener dans la bonne voie, s'il s'égare, ou de gagner sa confiance que de lui faire voir qu'on se défie de lui, à plus forte raison si on l'injurie soit directement, soit par insinuation.

Dans toutes les opinions qui se produisent et se heurtent, nous aimons avant tout à ne voir qu'une question de bonne foi, c'est pourquoi nous les respectons toutes; parce que le seul triomphe légitime de la vérité est celui qui résulte d'une discussion libre, unique terrain où le seul juri compétent, l'opinion universelle, puisse juger et se prononcer en connaissance de cause.

Voilà pourquoi nous avons inséré la communication de notre cher frère George, et pourquoi nous insérons aujourd'hui avec le même empressement la lettre de M. Lagarde, bien qu'elle ne nous soit parvenue qu'indirectement. Aux lecteurs de juger en dernier ressort.

Telle est la ligne de conduite que nous avons toujours suivie et que nous suivrons jusqu'au bout, s'il plaît à Dieu, avec l'aide de nos guides spirituels. ALIS D'AMBEL.

Paris, le 16 mai 1865.

A Monsieur le Directeur de *la Ruche spirite bordelaise* (1).

Monsieur le Directeur,

Serait-ce trop présumer de votre obligeance d'espérer que vous voudrez bien insérer dans votre journal, auquel je suis très-sympathique, la réfutation suivante au sujet de la communication intitulée : *Le Spiritisme*, insérée dans le journal *l'Avenir* du 11 mai ? Recevez-en d'avance tous mes remercîments.

N'avez-vous pas été, comme moi, affligé et découragé tout à la fois de la légèreté avec laquelle ce journal spirite sérieux a publié cette communication signée *George* ? Non, les bons Esprits ne nous ont pas habitué à ce langage; ils ne veulent pas, en un jour, détruire une œuvre de vérité et de difficiles labeurs; ils ne peuvent nier les enseignements doctrinaux qu'ils ont donnés eux-mêmes, et c'est parce que j'ai confiance en eux que je viens, par conviction et aussi par devoir, donner mon appréciation personnelle sur cet enseignement qui me paraît erroné, pour ne pas dire malveillant, et rendre aux médiums la confiance légitime qu'ils doivent avoir dans les Esprits qui les assistent, quel que soit le degré de leur instruction et de leur intelligence, et dont j'ai pu moi-même très-souvent constater l'avancement moral.

Mais procédons avec ordre; commençons par le premier paragraphe de la communication qui nous occupe :

« Les Esprits ont en ce moment, dit l'Esprit George, » la difficile mission de ramener les spirites vers l'étude » sensée et réfléchie de la doctrine qu'ils professent. » Les sectaires d'une idée nouvelle, après avoir traversé » les phases d'un ardent néophisme, subissent presque à » coup sûr une réaction qui les plonge soit dans l'indifférence, le dénigrement ou les puériles curiosités. »

(1) Le dernier numéro de cette feuille ayant paru le 15 mai 1865, n'a pu, par conséquent, insérer cette lettre; c'est pourquoi nous la publions nous-mêmes.

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

—

Peinture

L'ensemble du Salon, cette année, est plus satisfaisant que l'année dernière. Est-ce à dire que si les défauts manquent, les qualités brillent? non, l'harmonie est plus grande, mais la médiocrité reste.

Nous ne ferons pas comme certains critiques qui annoncent, en prophètes grognons, la ruine de l'art par la décadence des expositions; nous établirons seulement que l'art français, par n'importe quelle cause, aime moins les tableaux et préfère de jour en jour les tableautins.

On peut donc diviser en deux parties bien tranchées la grande peinture au Salon et la petite peinture. La grande peinture, selon certains critiques, tombe de jour en jour; depuis des années nous sommes habitués à ces prédictions, ce qui n'empêche pas que la France tient dans nos expositions presque toujours la première place dans l'art.

Les écoles étrangères peuvent nous opposer, avec succès, les petits tableaux ingénieux, les petites scènes légendaires et anecdotiques, mais l'héroïsme, l'intelligence des grandes scènes, la grâce unie au style, la puissance de la décoration nous restent en partage depuis bien des années.

Passons en revue d'un seul coup d'œil les savants et poétiques dessinateurs de lithographies, de vignettes, un art que la France a complétement relevé au niveau de l'art, avec des noms tels que Raffet, Bellangé, etc., etc.

Saluons ces grandes pages de notre école moderne, depuis *la Barque du Dante*, de notre grand Delacroix, jusqu'à *l'Orgie* de Couture. Après ces splendeurs, après ces efforts superbes, nous ne profiterions pas de ces exemples, et parce que quelques critiques d'art, sans penser beaucoup sans doute à ce que pensent en France les artistes, viennent annoncer la ruine de la grande peinture, nous serions désormais condamnés à voir disparaître les plus beaux côtés de notre art, et aux tableautins à perpétuité, parce que nos petits appartements et notre petite manière de vivre ne le permettent pas.

L'art est en dehors, heureusement, de toutes les choses. L'art est une chose immuable, il ne s'inquiète que de lui-même; il est parce qu'il est; il n'est pas de philosophie artistique, de sophismes qui puissent l'entamer. Les misères de la vie matérielle peuvent l'atteindre dans certains côtés et entraver certaines carrières; mais que de triomphes il remporte en compensation, que de gloire il acquiert !

Ces considérations ne doivent pas nous entraîner, mais nous devons les indiquer; quand le blâme de la critique atteint quelques artistes sans examiner la cause de leur faiblesse ou de leur décadence, il est bon de nous rappeler que cette faiblesse ou cette décadence sont les conséquences naturelles d'une existence en lutte avec les souffrances de la vie.

Nous arrivons forcément ainsi à la peinture dite de commerce et à la peinture artistique, telle qu'un art sain, robuste, vivant doit le comprendre.

Il y a dans nos expositions modernes les peintres ouvriers et les peintres artistes; ce sont deux races très-différentes; elles se haïssent en invoquant chacune le but de l'art lui-même; et chacune, par suite de l'opposition, arrive à ces peintures étranges dont M. Gérôme, dans l'école des finisseurs, est le plus illustre maître. Nous croyons que l'art, pour parler à nos yeux d'abord, à notre âme ensuite, est ennemi de ces deux partis extrêmes.

Dans cet ordre de peintures, il y a un homme que l'on oublie toujours de placer à côté de M. Gérôme, c'est M. Blaize-Desgoffe, qui est le plus finisseur des finisseurs.

Or, il me semble voir un Corrége quelconque s'arrêter devant les toiles peu enthousiastes de ces deux maîtres; je gage qu'il ne s'écriera jamais : « Et moi aussi je suis peintre ! »

Tout est là dans l'art : produire beaucoup avec peu, indiquer et non souligner. Vélasquez, dans les réalistes anciens, n'est-il pas infiniment plus vivant, plus vrai que toutes les imitations photographiques d'une partie de l'art moderne? Gérard Dow, ce finisseur poëte et coloriste cependant, est-il, en définitive, plus peintre que l'immortel indicateur Rembrandt?

Ce que l'esprit en peinture conçoit vite, il le traduit rapidement pour l'œil, et l'art, qui est assez savant pour ne

L'Esprit, comme on voit, trouve le moment opportun pour *ramener les spirites vers l'étude sensée et réfléchie* du Spiritisme. A mon avis, les vrais spirites, les spirites sérieux ne se sont jamais départis de cette ligne de conduite. Les adeptes et non les *sectaires* du Spiritisme, ainsi qu'il plaît à l'Esprit de les qualifier, ne peuvent subir de *réaction* rétrograde, *l'indifférence, le dénigrement, la curiosité puérile* n'ayant jamais été leur fait, mais plutôt celui d'esprits superficiels qui effleurent toutes choses sans en approfondir la portée, et qui, après avoir satisfait leur futile désir de s'initier aux choses spirituelles, s'en éloignent, parce qu'ils n'en apprécient ni la grandeur, ni le but. Mais quel que soit le nombre de ceux qui agissent ainsi, ils ne peuvent être rangés dans la catégorie des spirites : on ne les a jamais comptés dans nos rangs, et il est notoire que l'idée spirite poursuit avec calme son ascension progressive et s'infiltre dans les plus hauts rangs de la classe intelligente de la société qu'elle rallie chaque jour à elle.

« Le Spiritisme en est là ! Propagé par de PATIENTES » MÉDIOCRITÉS, porté par le courant de la superstition et » de la crédulité, il n'a pas encore franchi les bornes » d'une vulgaire initiation, et il demeure dans une provi- » soire immobilité, offrant à ses détracteurs les côtés » faibles d'une doctrine hâtivement construite et mal » étagée. »

Il n'est pas exact de dire que le Spiritisme a été *propagé par de patientes médiocrités, porté par le courant de la superstition et de la crédulité ; qu'il n'a pas encore franchi les bornes d'une vulgaire initiation ; qu'il est dans l'immobilité provisoire d'une doctrine hâtivement construite et mal étagée ;* car si de vulgaires médiocrités ont aidé à sa propagation, il est aussi des sommités sociales intelligentes qui n'ont pas craint de le faire. L'Esprit George, en tenant un pareil langage, n'a pas réfléchi qu'il fallait qu'il en fût ainsi, le Spiritisme étant venu pour tous et devant avoir des initiateurs compréhensibles qui pussent être mis en rapport proportionnel avec l'intelligence relative des centres qu'ils devaient initier à cette révélation lumineuse. Et quand même tous les propagateurs de la doctrine spirite eussent été *vulgaires*, aurait-elle pour cela périclité, serait-elle restée dans le *statu quo?* Dieu ne se sert-il pas presque toujours des petits et des humbles pour accomplir de grandes choses? Témoin Jésus de Nazarath et ses disciples qui, tous sortis des rangs obscurs du peuple, ont posé les bases impérissables du christianisme, et dont la doctrine immortelle n'a vu altérer sa pureté que lorsque les Pharisiens du culte l'ont profané par leurs décisions dogmatiques.

« Le Spiritisme est entravé dans son progrès réel par la » routine des lieux communs qui ont déjà force de loi, et » créent une sorte d'orthodoxie très-inférieure à la gran- » deur de l'idée spiritualiste. Les hommes se plaisent à » réglementer toutes choses, même celles qui échappent » à leur vision intellectuelle ; le Spiritisme ne peut être » comprimé par aucune limite ; il dépasse la conception » des plus vastes intelligences, parce qu'il est une pensée de » la nature universelle dont la nature humaine n'est qu'un » fragment. Avant de se permettre le moindre enseigne- » ment doctrinal, les Esprits doivent beaucoup chercher, » beaucoup étudier, beaucoup comparer ; ils doivent aussi » repousser la foule des médiocres communications qui » déversent le ridicule sur les rapports sacrés du monde » invisible avec l'humanité terrienne. »

Il est également inexact de dire que le Spiritisme *est entravé dans son progrès* ; il répond lui-même d'une manière éclatante à ces attaques, en faisant connaître tous les jours les hommes éminents qui adhèrent sincèrement à lui. Quelle est donc la science philosophique qui a, en quelques années, ainsi que l'a fait le Spiritisme, ralliée à elle un si grand nombre d'adeptes habitant les points les plus éloignés de notre globe? aucune. Le Spiritisme prouve dans ce seul fait, sa force et sa puissance. Il n'a besoin d'aucun de nous pour faire son chemin ; c'est lui seul qui renversera les obstacles qu'Esprits incarnés et désincarnés lui suscitent, parce qu'il est la Vérité, et que la Vérité étant une, ne peut point périr.

« L'état présent du Spiritisme est mauvais, mais il » n'est pas le moins du monde désespéré. Lorsqu'auront » disparu les empiriques qui le saignent à blanc, sous » prétexte de le fortifier, le Spiritisme se lèvera, et jet- » tera au loin les béquilles qui alourdissent ses juvéniles » allures. Comme toujours, la vie naîtra de la mort, et ce » qui semblait la fin, sera le commencement. »

L'état du Spiritisme est bon, quoi qu'en dise l'Esprit George, et il ne devrait pas ignorer que le bon sens public fait tous les jours justice des *empiriques*, qui l'exploitent ou veulent l'exploiter à leur profit. Le Spiritisme dédaigne les attaques de la malveillance qui ne peuvent l'atteindre et ne l'atteindront jamais : il est trop grand pour cela. Il vit ; il n'est plus à son commencement, il est à son milieu, et prépare, par ses études, les générations futures à mettre le couronnement de l'édifice dont la génération actuelle a posé les fondements.

La seconde partie de la communication de George ayant été insérée dans la *Revue Spirite* du mois de mai, et ayant été l'objet de judicieuses remarques de la part de M. Allan Kardec, je m'abstiendrai de tout commentaire à son sujet. Toutefois, je ne puis admettre que seuls, les médiums intelligents agissent sous l'influence de l'influx spirituel, tandis que ceux qui sont moins bien partagés sous le rapport intellectuel, ne subissent que l'impulsion *fluidique matérielle.* Nul d'entre les hommes ne peut être déshérité de l'influx spirituel qui est toujours en rapport avec le progrès acquis, car, — c'est un fait incontestable pour tous ceux qui l'ont étudiée et observée dans toutes ses phases et ses développements, — la faculté médianimique aide à un progrès moral et intellectuel relatif qui serait resté latent sans cette précieuse faculté et la connaissance du Spiritisme.

Quoi ! parce que je serai sans instruction, et n'aurai qu'une intelligence bornée, je n'éprouverai *qu'un choc électrique* qui agirait seulement sur ma main, sans être accompagnée de l'influence spirituelle ? Quoi ! moi, médium illettré, qui trouve tant de consolation et d'espérance à évoquer les êtres chers qui m'ont précédé dans la tombe, et qui viennent m'assurer de leur tendresse et de leur amour par l'écriture médianimique par exemple, il faut que je cesse d'y croire et attribuer à un mouvement machinal, sans conscience de ce que je fais, les lettres et les phrases qui se sont formées sous ma main ? Non, cette théorie n'est pas admissible ; ce serait par trop décourageant. Je dirai donc à tous les médiums, à quelque degré que soit la faculté qu'ils possèdent, qu'ils sont bien les instruments d'Esprits bons s'ils ne sont pas savants, mais qui dans leurs sphères respectives, rendent à l'humanité de bons et utiles services.

Voilà, monsieur le Directeur, les réflexions auxquelles je me suis livré ; je les crois logiques, et pour mieux m'en assurer, j'ai voulu consulter un médium formé, de ma connaissance, qui a reçu de son Esprit protecteur, la communication suivante, qui répond, ainsi que vous le verrez, parfaitement aux appréciations que j'en ai faites moi-même :

« Les Esprits, dit-on, ont en ce moment la difficile mission de ramener les spirites vers l'étude sensée et réfléchie de la doctrine qu'ils enseignent ! Elle en a, dès son apparition posé les solides bases, et elle a, par la preuve matérielle de l'immortalité de l'âme et la concordance de ses révélations, allumé le divin flambeau de l'éternelle vérité qui découle des destinées de cette immortalité, destinées qui justifient seules aux yeux des hommes, les inégalités de richesse, d'aptitude, d'intelligence, de supériorité morale et intellectuelle.

» C'est en vain que certains Esprits flatteurs et complaisants, se mettent au diapason des médiums qu'ils inspirent, nient dans leurs communications, la tendance progressive des opérations humanitaires vers ce centre de foi raisonnée et pouvant seule satisfaire la saine et froide raison.

» C'est en vain que les susceptibilités personnelles, les amours-propres froissés cherchent à déverser sur le Spiritisme le fiel qui fait naître dans quelques cœurs l'infériorité de ceux qui le préconisent.

» C'est en vain que les instruments orgueilleux, dont les Esprits veulent bien se servir, s'attribuent un mérite qu'ils ne doivent qu'à leur influence, en faisant étalage de l'intelligence dont ils sont doués. Si elle sert aux Esprits avancés pour développer l'instruction générale, et vous éclairer dans vos études, elle ne les met pas à l'abri des communications apocryphes d'Esprits inférieurs dont une infériorité morale relative les rapprochent. C'est pour cela que vous aurez souvent la douleur de constater que les prosélytes ardents et dévoués des premiers jours, déserteront vos rangs, nieront les vérités qu'ils proclamaient naguère, en cherchant à faire naître dans vos rangs de déplorables scissions au profit de leur orgueil.

» Vous le savez, mon langage est plein de franchise;

---

parler que la langue concise des Salvator, des Rubens, des Vélasquez, des Delacroix, est le premier et le plus expressif des arts. Tout dans la vie remue, s'agite, brille ou s'éteint devant l'œil ; si on immobilise la vie, la mort apparaît. Corot est un maître vivant par excellence parce qu'il ne présente dans ses paysages que ce que l'œil peut embrasser et peut saisir des voluptés de la nature.

Il y a depuis quelques années une école en France qui tente la curiosité, c'est l'école réaliste.

Voici ce que nous pensons de cette école.

Le réalisme ne doit pas dépasser l'étude particulière du peintre, qui l'emploie comme moyen, comme gamme de son tableau, comme harmonie dans sa mélodie. Nous ne sommes plus à une époque de réaction où l'œil d'un Chardin, ou d'un Valentin, ou d'un Lenain cherchait à voir vrai à côté des décadences mignardes qui les entouraient. On a tout usé en art, excepté l'art : le réalisme a eu des représentants illustres, des décorateurs mêmes ; le paysage moderne est réaliste ; il suit et définit les accidents pittoresques de la lumière et des terrains ; c'est là seulement où il doit triompher, c'est là où il lutte victorieusement contre l'idéalisme de la figure humaine, car il a pour lui le ciel et l'horizon.

Mais s'emparer du réalisme d'études brutales nous présenter depuis des années des femmes qui lavent leur casserole, et nous donner ce réalisme sous son aspect le plus restreint c'est un mérite, un mérite incontestable quand on exécute comme M. Villon et autres ; mais c'est un mince mérite dans l'art moderne.

Après les brillantes qualités réalistes de Courbet, du réalisme épique de Delacroix, j'aime franchement mieux le retard franc mais artistique de M. Puvis de Chavannes et de M. Moreau ; car là il y a de l'art, là il y a de la recherche, de l'intérêt, de la pensée unie à la peinture ; chez les réalistes des morceaux bien peints, il y a l'assemblage d'une nature morte appétissante à l'œil, et que tout peintre un peu peintre traduira avec franchise ; en art, il faut moins faire ce qui pose que ce qu'on pense, et moins faire ce que tous peuvent faire que ce que la personnalité seule inspire.

Je ne crains pas de le dire : il y a autant d'erreur à abandonner complétement ce que nous avons sous les yeux, comme David l'a fait, qu'à copier servilement une nature morte constamment et toujours, comme tant de peintres de votre époque le font. Couture est de ceux qui ont le mieux compris l'union du naturalisme et de l'art.

Nous arrivons naturellement à cette question : Qu'est-ce que la vérité dans l'art? qu'est-ce que le réalisme ? Nous pensons que ce sont deux choses absolument différentes.

L'art peut être vrai sans être réaliste, c'est-à-dire qu'il doit d'abord concentrer les dehors, les expressions qu'on lui demande. Un plafond de Lemoine ou de Boucher, une eau-forte de Rembrandt, une gravure de Raimonds sont des œuvres qui sont vraies dans l'art, parce qu'elles satisfont ce que nous avons de plus élevé comme tendances et comme goût.

Une œuvre réaliste, au contraire, telle qu'on l'entend de nos jours, qui nous représente la trivialité de l'art, peut tromper l'œil un instant par l'agencement et l'exécution habile de certains morceaux de peinture ; mais si elle est vraie quant au détail, elle n'est pas vraie quant à l'ensemble ; car la vérité gît tout entière dans l'ensemble d'une œuvre, le réalisme uniquement dans es détails.

Si nous voulons comparer à ce sujet l'art à la nature, voici ce que nous dirons : Quelle est la première pensée d'un artiste quand il veut peindre une figure de femme dont la tradition ou l'histoire nous a transmis la splendeur et la beauté? C'est de trouver, n'est-ce pas? dans la nature des fragments épars de beauté avec lesquels il ressuscitera et reconstituera le type gravé dans la mémoire de tous les hommes. Quel est l'art le plus vrai : celui qui copiera réalistement le corps d'une femme dont le vulgaire ne répondra en rien à l'imagination de tous, ou celui qui, s'élevant à la hauteur du sujet et du type, consacrera d'un seul coup l'immortalité du beau ? Quoi de plus vrai que l'éternelle beauté ? quoi de plus périssable que la copie servile ?

Et pourtant tous deux auront été vrais et sincères ; mais l'un n'aura copié la vérité que comme détail, c'est-à-dire en réaliste, et l'autre aura combiné en un seul corps les éléments d'une beauté parfaite, et que la vraie nature n'accorde qu'aux élus.

La nature se donne à tous, mais c'est à vous à saisir ses charmes les plus grands, ses espérances les plus divines.

Léonard de Vinci, lui aussi, cherchait en réaliste ; André del Sarte, Corrége également, mais cette vérité, mesquine pour eux, ne leur servait que comme étude et comme recherche ; dépouillant bien vite la première idée, l'idée de l'ouvrier chercheur, ils arrivaient au diamant, en ayant soin de tailler et d'émonder ce qui en ternit l'éclat.

Il y a et il y aura toujours dans toutes les écoles d'ex-

je ne sais pas flatter, je suis ami de la vérité, tant pis pour ceux qui s'en fâchent. Et la vérité, la voici : Le Spiritisme n'a pas été propagé par de *patientes médiocrités*, mais bien par le besoin de croire qui se faisait sentir dans tous les cœurs, porté par le courant électrique de la foi et non par la *superstition* aux quatre vents du ciel qui couvre la terre, ce fluide bienfaisant a déposé son étincelle partout où battait un cœur dont l'attraction l'attirait vers lui. Aucune puérile superstition empreinte d'une aveugle *crédulité* n'a contribué à cette propagation étonnante de l'idée spirite dans le siècle le plus positif, le plus sceptique qui fut jamais, sa doctrine n'est ni mal *construite* ni mal *étagée*; si aujourd'hui elle paraît faible et contradictoire dans ses détails, ses dogmes, sachez-le, sont impérissables et éternels, et l'étude viendra balancer les défectuosités qui se rencontrent dans ses travaux élémentaires à mesure que le temps et les circonstances le permettront.

« Est-ce à dire que parce que des *intelligences vulgaires*, mais dont le sens moral était bon n'ont pu, comme médiums ou spirites, traiter les hautes questions de la science philosophique du Spiritisme, qu'ils aient nui à cette grande cause? Non, mille fois non, car il est un fait incontestable pour nous que l'étude et la pratique expérimentale du Spiritisme a amené un progrès moral et intellectuel relatif chez toutes les personnes qui s'y sont livrées. C'est en vain, que vous voudriez le nier, logiciens orgueilleux, qui vous croyez seuls en possession des effluves spirituelles, parce que vous êtes plus intelligents que le vulgaire. S'il vous était donné comme à nous, de voir de combien peu se composent votre savoir et la quantité de celui que vous ayez à acquérir pour être véritablement intelligents, vous rougiriez d'avoir pu donner à cette communication une certaine importance en la publiant.

» Je vous le dis en vérité: Nul d'entre les enfants des hommes n'est déshérité de l'effluve spirituelle dont Dieu environne les êtres créés pour les protéger et les guider dans les sentiers pénibles de leurs existences successives. En niant cette sublime vérité, vous feriez Dieu injuste, et il ne l'est pas; ses dons ne sont pas pour quelques-uns, il les départit sur tous; c'est à lui que vous devez d'être ce que vous êtes, humiliez-vous et ne péchez plus. »

Je connais, Monsieur le directeur, votre impartialité, votre dévouement et votre zèle, et j'y compte dans cette circonstance pour m'aider dans l'intérêt général de la doctrine, à détruire la fâcheuse impression que la communication de l'Esprit *George* a causée dans tous les cœurs de ses sincères et fidèles adeptes.

Agréez, Monsieur le directeur, etc.

LAGARDE

Lieutenant au 3[e] régiment de voltigeurs de la garde impériale, à Paris.

Signé : LAGARDE

Je répète la signature:

LAGARDE

Lieutenant au 3[e] régiment de voltigeurs de la garde impériale, à Paris.

Pour copie conforme à l'original :

ALIS D'AMBEL.

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME (1)

TREIZIÈME LETTRE.

Paris, le 20 janvier 1865.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

CHÈRE CLOTILDE,

Je continue encore mes citations :

« C'est l'intuition, dit M. Cousin, qui, par sa vertu propre et spontanée, découvre directement et sans le secours de la réflexion, toutes les vérités essentielles; c'est la lumière qui éclaire le genre humain; c'est la voix qui parle aux prophètes et aux poètes; c'est le principe de toute inspiration, de l'enthousiasme et de cette foi inébranlable et sûre qui étonne le raisonnement réduit à la traiter de folie, parce qu'il ne peut s'en rendre compte par les procédés ordinaires. »

M. Love prétend que, « pour conclure relativement aux trois modes particuliers par lesquels il a été supposé que l'homme pouvait être mis en possession de la vérité, les deux premières, l'*intuition* et l'*inspiration*, sont incontestables et se rencontrent assez fréquemment; que le dernier, la *révélation*, n'est pas impossible, mais tout simplement *super-scientifique;* et je défie, dit-il, toutes les académies réunies et celle de médecine en particulier, de prouver le contraire... » Et il ajoute :

« J'admets la possibilité de phénomènes extraordinaires échappant encore plus ou moins ou même tout à fait à l'intelligence ou à la science humaines. Je les aborderai toujours avec la plus grande circonspection; mais je les étudierai sérieusement et *sans parti pris* toutes les fois que cela me paraîtra utile au point de vue scientifique et moral.

» Quant à la part de l'*intuition* ou de l'*inspiration* dans l'étude des sciences, je demanderais à Dieu qu'elle fût la plus grande possible, si l'on pouvait toujours distinguer le vrai du faux, ou s'il n'y avait souvent danger à s'y abandonner. Cela ne veut pas dire que l'on ne découvrira pas un jour le moyen de régulariser les manifestations de l'âme, quelle que soit la forme sous laquelle elles se présenteront, et que, par conséquent, on n'arrivera pas à tirer de l'intuition, de l'inspiration et des autres modes d'activité qui me restent à examiner, des moyens d'arriver à la connaissance plus sûre que ceux que l'on y trouve aujourd'hui. Pour la *révélation*, je l'accepterais volontiers, mais toujours sous bénéfice d'inventaire, à moins qu'elle ne se présentât sous cette forme imposante par laquelle j'ai caractérisé ses manifestations supérieures, si tant est qu'elle se soit jamais produite de la sorte. En tous cas, je suis disposé à croire que si elles ont eu lieu quelque jour, cela a dû être à l'époque ou l'homme, récemment jeté sur la terre, ne trouvait pas dans l'intuition ou l'inspiration des règles suffisantes pour sa conservation. J'admettrais encore comme possible, qu'une société ayant progressé pendant des siècles, mais ayant un jour déraillé, au point de vue moral, de manière à n'être pas plus avancée, sous ce rapport, que les hommes des premiers âges, Dieu ait cru utile de les remettre dans la bonne voie, en les frappant de nouveau par la *révélation.* Il y a de bonnes raisons de croire que la société actuelle, par la manière délibérée avec laquelle elle parcourt la sentine de l'égoïsme, du vice et de l'immoralité, pourrait bien avoir mérité de la Providence cette marque extraordinaire de son attention et de sa sollicitude. »

Dans la préface de ses *Études historiques*, Chateaubriand s'exprime ainsi :

« L'homme tend à une perfection indéfinie; il est encore loin d'être remonté aux sublimes hauteurs dont les traditions primitives et religieuses nous apprennent qu'il est descendu; mais il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu, au sommet duquel il verra Dieu. La société, en avançant, accomplit certaines transformations générales, et nous sommes arrivés à l'un de ces grands changements de l'espèce humaine. »

« Il est très-probable, écrit M[me] de Staël, que le genre humain est susceptible d'éducation aussi bien que chaque homme, et qu'il y a des époques marquées pour le progrès de la pensée dans la route éternelle du temps. La réformation fut l'ère de l'examen et de la conviction éclairée qui lui succède. Le christianisme a d'abord été fondé, puis altéré, puis examiné, et ces diverses périodes étaient nécessaires à son développement; elles ont duré quelquefois cent ans, quelquefois mille ans. L'Être Suprême, qui puise dans l'éternité, n'est pas économe du temps à notre manière. »

Lerminier, dans un article critique sur les *Méditations et Études morales* de M. Guizot, fait observer que :

« De plus en plus, l'humanité cherche la lumière, parce qu'on a travaillé de plus en plus à épaissir les ténèbres et à ensanglanter le chaos. Les commotions sociales, qui nous éprouvent si douloureusement, donnent aux âmes une soif plus ardente de la vérité. Plus d'hommes commencent à comprendre qu'ils ne sauraient plus vivre sans la vérité; il faut qu'ils la trouvent, et quand ils l'auront trouvée, qu'ils la confessent. Il nous semble aussi que chez les esprits sérieux a pénétré une croyance rationnelle dans quelque grand dessein de la Providence : en présence de tant de catastrophes et de ruines accumulées, on ne croit plus au hasard! »

« Oui, s'écrie Nourrisson, dans son introduction au *Tableau des progrès de la pensée humaine*, oui, cette belle inconnue, les philosophes l'ont aperçue; ils ont décrit ses charmes, publié ses bienfaits; c'est la *désirée* dont parle Aristote; c'est l'idéale beauté dont Platon disait que *s'il nous était donné de la voir face à face, elle exciterait en nous d'incroyables amours;* c'est la vérité dans la recherche de laquelle Bossuet découvrait *un principe et comme un exercice de vie éternellement heureuse!* »

On lit dans le *Correspondant* du 25 février :

« Au delà de la révélation, il y a pour Schelling un horizon nouveau, infini : c'est, les yeux dirigés vers cet avenir, qu'il conclut ses gigantesques travaux.

» Il y a deux religions: l'une naturelle, mythologique; l'autre révélée. *Il y en aura une troisième* qui sera purement philosophique (quoique révélée également), qui

(1) Voir les n[os] de 15 à 23, et de 46 à 48.

---

cellents copistes, c'est-à-dire des réalistes de talent; d'autant plus que les réalistes font assez bon marché de l'interprétation même dans la copie.

Nous sommes loin de faire fi du réalisme; à côté des lieux communs qui encombrent les salons, des paysages auxquels ils manquent le clocher du village et le carillon d'usage, il est agréable pour l'amateur de voir briller çà et là quelques vigoureuses études de la nature qui rappellent dans ce milieu conventionnel la vraie lumière, la vraie forme; c'est là où le réalisme triomphe. A côté des poétiques interprétations de M. Corot, il y a au Salon les poésies sauvages et abruptes, les élégances d'un motif, les bruits sourds de la mer; c'est évidemment ce qui sauve momentanément la peinture française, sa sincérité.

Dans les régions élevées de l'art, c'est-à-dire dans les grandes compositions, les grandes harmonies, les grandes expressions, le sentiment est réellement pauvre et mesquin. Le style, le grand caractère se rencontrent rarement. Est-ce la perfection que nous demandons? Non, nous demandons de l'art, nous demandons que la sculpture soit puissante, la peinture expressive; nous demandons, par exemple, à M. Millet pourquoi il a doté la France d'un Vercingétorix de boulevard quand les Allemands ont leur Arminius? Nous demandons également à la mémoire de M. Pradier pourquoi il n'a pas rendu éternel pour l'art le monument titanesque de Napoléon I[er]? Nous en avons le droit, de telles nuances intéressent une nation; mais n'est-ce pas l'histoire de tous les temps? Les commandes officielles sont données à Lebrun, quand le Puget, pour fuir la misère et les poupes de galères à perpétuité, se réfugie au sein de Gênes; là les patriciens, plus nobles que le roi de France, l'accueillent, et son génie déborde.

Rude, qui a fait chanter une *Marseillaise* éternelle à la pierre, n'est plus là! Delacroix, qui nous a ouvert les portes de la lumière et de l'imagination, n'est plus là! l'art croit se rajeunir en faisant abstraction des grandes vues et des grandes idées; il lutte péniblement dans la routine des procédés; il lutte par la lettre, au lieu de lutter par l'esprit.

Et cependant nous ne croyons pas à sa décadence; les quelques grandes tentatives sont favorablement accueillies. Si ce n'est pas un résultat complétement glorieux, c'est au moins l'adoration du grand art qui se réveille; le repos et la mort de nos grands chefs d'école ont cruellement frappé l'art français; nous attendons ceux qui continuerons sa vie et sa gloire.

HYX.

Avis.

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite, nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1[er] juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés dont l'abonnement expire le 30 juin prochain sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du Directeur de* L'AVENIR, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

contiendra les deux autres et les expliquera, à laquelle le Christianisme servira de moyen terme et qui, renouant la chaîne des temps et établissant UN RAPPORT RÉEL ENTRE L'HOMME ET DIEU, sera tout à la fois philosophie de la mythologie et philosophie du Christianisme.

» La religion philosophique de l'avenir ne sortira ni d'Alexandrie, ni de Berlin : elle sortira du Christianisme qui a épuisé l'idée de Dieu et qui s'est élevée à une métaphysique sublime.

Schelling mourant a dit :

« Le moment d'une crise divine est venu pour la philosophie. » Et il meurt en cherchant la religion des philosophes, une main sur l'*Évangile de l'Amour*.

» On sait que Schelling est un de ceux qui ont prophétisé l'Évangile de l'Amour, dont saint Jean, suivant lui, est le précurseur.

« A quoi bon, dit Schelling, nier l'élément païen dans » le christianisme, malgré l'évidence ? Mieux vaut l'expliquer. En enlevant l'élément païen, on ôte au christianisme sa réalité. La religion du Christianisme a recueilli les débris du paganisme, et les contient, comme » la Rome chrétienne a recueilli, conservé et continué » la Rome païenne, mais en la transformant. »

« Au temps du Christ, dit l'auteur de *Falkir*, il n'était pas encore utile que la Société humaine comprît » la grande vérité, que l'avenir ne discutera même pas, » s'étonnant de l'avoir possédée si tard, à savoir que » l'humanité n'est qu'une peuplade de l'univers. Nous » avons longtemps été et nous sommes encore de misérables sauvages confinés dans une île inconnue ; nous » ne serons vraiment grands que lorsque nous serons » reliés aux sociétés les plus avancées du ciel, et lorsque » nous serons dignes d'entrer dans la magnifique unité » de la création. Le temps approche, puisque les » hommes commencent à avoir une idée confuse de » l'enchaînement des mondes. Quand le progrès sur ce » point sera sérieux et que l'humanité aura marché, il » n'est pas impossible de supposer que certains hommes » auront une conscience certaine, quoique obscure, de » leurs vies antérieures. Dans les moments où l'Esprit » se dégage le plus possible des entraves de la chair et » vole vers l'infini sur les ailes de la pensée, il m'est » arrivé d'avoir comme un souvenir vague de pays, » d'êtres, de choses dont rien ici-bas n'approche. »

« Le premier, saint Augustin a écrit que le genre humain est un, et que la divine Providence, qui conduit admirablement toutes choses, gouverne la suite des générations humaines, depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, comme un seul homme qui, de l'enfance à la vieillesse, fournit sa carrière dans le temps.

» A cette doctrine, souvent rappelée ou reproduite, ajoutez le dogme de la chute, d'où il suit que l'humanité doit, ici-bas, chercher non le bonheur, mais le salut, et vous aurez les éléments de la philosophie de l'histoire telle que l'a conçue saint Augustin, nous dit Nourrisson dans son *Tableau du progrès de la pensée humaine*. »

« L'humanité lasse et fatiguée, — fait écrire Maxime » Du Camp par Sylvius à Jean Marc, — se tourne de tous » côtés pour voir d'où lui viendra la lumière ; elle presse » avec inquiétude ses flancs depuis longtemps stériles ; » elle demande à Dieu qu'Isaac naisse encore de la vieille » Sarah ; tourmentée, haletante, elle attend avec angoisse celui qui doit féconder ses entrailles ; elle » cherche son générateur, et, comme Thamar, elle se » donne à tous dans l'espérance de concevoir. Qu'elle » soit sans crainte, il viendra ! Les croyances sur lesquelles elle vit depuis dix-huit siècles et demi lui sont » devenues insuffisantes, quoiqu'elle fasse peut-être » pour s'illusionner sur ses lassitudes ; chaque jour les » idées nouvelles, ces idées reçues d'abord avec des » éclats de rire ou des persécutions, chaque jour ces » idées s'infiltrent dans sa large poitrine, et, plus » tard, quand les temps seront venus, elles écloront » comme une fleur de réhabilitation et d'amour et elles » se formuleront en une croyance supérieure pour nos » petits-enfants ; car toute pensée gagne sa manifestation ; » tout verbe devient chair ! Et peut-être déjà toutes les » convulsions qui agitent l'humanité ne sont-elles que » les efforts douloureux de l'enfantement ! Qu'il soit » béni celui qui doit venir ! »

« Il se peut qu'un jour, — pressent Mme de Staël, — un cri d'union s'élève et que l'universalité des chrétiens aspire à professer la même religion théologique, politique et morale ; mais avant que ce miracle soit accompli, tous les hommes qui ont un cœur et qui lui obéissent, doivent se respecter mutuellement. »

L'ensemble de ces citations forme, vous en conviendrez ma chère Clotide, une diagnose souveraine ; il est impossible de ne pas y reconnaître ce souffle prophétique, précurseur de toutes les grandes transformations sociales. Il est clair également que l'opinion bien arrêtée de tous ces penseurs contemporains est un admirable théomètre de l'état philosophique et religieux de l'époque actuelle de l'humanité. Au surplus cette opinion trouve une sanction et une consécration telles dans certaines considérations du livre d'Eraste, que je ne puis résister au désir de vous les citer dans ma prochaine lettre.

A vous de tout cœur, ALIS D'AMBEL.

Une séance de Typtologie

Les abonnés de l'*Avenir* ne liront pas sans intérêt la relation du principal incident qui a marqué une réunion spirite que j'ai eu, quoiqu'indigne et inhabile, l'honneur de diriger, le 16 mai dernier. L'importance du nom de l'Esprit qui s'est manifesté spontanément, la beauté des sentiments qu'il a témoignés dans les quelques paroles qu'il a fait entendre en recommandent la divulgation dans les circonstances présentes où l'opinion publique a été si péniblement émue par un acte de fanatisme politique indigne de notre époque.

Dix-sept personnes sont réunies dans le salon d'un des médiums les plus en renom à Paris. La plupart sont adeptes ferventes du spiritisme, les autres désirent s'y initier par l'observation des phénomènes de la *typtologie* qui se pratique d'ordinaire dans ce centre et qui offre par elle-même et par ses résultats des preuves irréfragables de la relation naturelle des monde spirituel et humain.

Il n'est pas inutile de rappeler ici en quelques mots comment elle se pratique. Le médium appose les mains sur une table. Les Esprits agissent au moyen de leurs fluides sur les siens, et les combinent de manière à produire, dans la substance du meuble, des bruits analogues — nous ne disons pas identiques — à de petites détonations électriques, parfaitement distincts les uns des autres. Une deuxième personne pointe les lettres d'un alphabet et appelle chacune de celles que l'Esprit désigne successivement par un coup frappé ; une troisième les inscrit et donne lecture de la communication qui a été ainsi obtenue lentement sans doute, mais d'une façon indépendante de toute influence humaine volontaire ou non. Ainsi en reçoit-on parfois dans des idiomes inconnus à l'assistance ; ce qui relègue bien loin la théorie de la transmission de pensées.

Application étant faite de cette méthode les Esprits présents donnent d'abord leurs noms comme ils le font d'ordinaire. Aussitôt après les paroles suivantes se font entendre :

« Les hommes ont la bonté de s'intéresser à moi parce que ma fin a été tragique, et que ma vie était utile à mon pays.

» Dieu n'a pas permis que je restasse plus longtemps sur la terre.

» God is good. Love the men who are gone.

» LINCOLN. »

Ce nom n'ayant pas été annoncé dès le principe, il est évident que l'Esprit veut marquer que toute initiative ne vient que de lui. L'assistance flattée et heureuse de sa venue lui témoigne unanimement sa gratitude. Interprète du désir de tous, j'adresse à Lincoln les questions suivantes qui intéressent au plus haut point les études auxquelles nous nous livrons :

Prédiction a été faite, il y a environ deux ans, par l'intermédiaire du médium Dunglas Home, de votre déplorable fin. En avez-vous connaissance?

Réponse. — « Oui. »

D. — Ainsi le fait de cette prédiction est réel ?

R. — « Oui. »

D. — Vous en doutiez-vous sur terre ?

R. — « Non. »

D. — Il y a donc des oracles qui se réalisent; mais on en cite bien peu d'exemples dans les centres spirites. De quelles lois dépendent-ils? Donnez-nous votre sentiment à cet égard ?

R. — « Les vraies prédictions sont rares et elles ne sont données qu'avec la permission de Dieu. Ceux qui croient en avoir à tout instant sont trompés par des Esprits légers. »

D. — C'est le côté moral du phénomène des prédictions que vous venez de traiter et de recommander à notre prudence, mais nous voudrions être instruits sur sa mise en œuvre. Daignez répondre aux questions suivantes : Les Esprits de l'ordre humain ; c'est-à-dire les âmes de la presque totalité des récents défunts de la Terre, sont-ils aptes à connaître l'avenir ?

R. — « Non. »

D. — Ce seraient donc des êtres supérieurs à notre degré de spiritualité qui le connaîtraient ?

R. — « Sans doute. »

D. — Dans une mesure proportionnée à leur avancement, je suppose ?

R. — « Oui. »

Conclusion en est tirée que si des Esprits de l'erraticité terrienne font des prédictions, c'est qu'ils en reçoivent révélation de plus haut. Dans tous les cas, elles ne doivent être accueillies qu'avec réserve, d'après le conseil renouvelé par l'Esprit Lincoln qui nous prémunit contre des déceptions trop souvent méritées. Le dialogue continue :

D. — Savez-vous quel est votre assassin ?

R. — « Oui. »

D. — Est-il mort à notre monde ?

R. — « Oui. »

D. — L'avez-vous vu dans le vôtre ?

R. — « Non. »

D. — Pensez-vous l'avoir en votre présence prochainement ?

R. — « J'ignore. »

D. — Il est évident que, dans le grand nombre des personnes suspectées et arrêtées, il doit y avoir des innocents. Vous devez vous y intéresser et agir en leur faveur sur l'Esprit de leurs juges ?

R. — « Certes oui. »

Plusieurs questions qui ne doivent pas être reproduites ici sont adressées à Lincoln sur sa fin ; il y répond et termine en renouvelant ce précepte :

« Love men who are gone. »

Quelqu'un ici fait observer que Lincoln recommande les fédéraux morts pour leur cause. L'assistance réclame contre cette interprétation arbitrairement restreinte de la pensée de l'Esprit qui est certainement assez élevé pour intéresser les survivants en faveur des morts de tous les partis comme de toutes les nations et de toutes les sectes, l'humanité ne faisant, aux yeux de Dieu, qu'une seule famille ayant les mêmes droits dans ce monde et dans l'autre. L'Esprit ratifie le sentiment général par ces mots :

« Aimez tous ceux qui sont partis. »

Une particularité intéressante de cette manifestation, c'est qu'après celle de divers autres Esprits, Lincoln reprend la parole en ces termes :

« Friend, I love you because you are good. My heart is for your happiness. »

D. — Pour qui faites-vous entendre ces paroles gracieuses ?

R. — « Fort the comte. »

Et ce disant, l'Esprit dirige la table vers le général comte de M.-F., qui joint à de glorieux services dans les armes une juste renommée acquise dans les lettres par d'agréables productions, et notamment un recueil de fables et de diverses poésies.

Ce sentiment d'amitié subitement éprouvé par le nouvel hôte spirituel de la réunion pour un de ses membres est l'indice d'un fait imposant ; c'est que Lincoln, loin d'être dans le trouble qui se prolonge souvent après les morts violentes, bien loin aussi de reporter sur le souvenir de la sienne toutes les forces de son être, jouit au contraire de la pleine liberté de ses impressions et de l'exercice indépendant de ses facultés. A peine dégagé de la matière et de son cortége d'exigences et de misères, Abraham Lincoln est aussitôt maître de lui-même. Il le témoigne en distinguant, dans un milieu nouveau, une individualité qui lui est sympathique. C'est que le souvenir de la catastrophe dont il vient d'être victime, est déjà loin de lui. Supérieur aux passions qui divisent les hommes, il ne montre pas de ressentiment contre ses ennemis, il ne fait entendre que des paroles de conciliation.

ALP. DE BOISMARTIN.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.